

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 284-287

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Les journaux quotidiens auront déjà appris à nos lecteurs le résultat de la votation du 23 septembre sur la loi « contre l'absinthe » soumise au peuple vaudois et qui a tant passionné l'opinion. A l'heure où nous écrivons, nous ne sommes pas sans inquiétude, car, envers et contre l'avis des autorités médicales les plus célèbres du pays de Vaud, nous redoutons encore la coalition des « éléments » qui, il y a quelques années déjà, firent échouer la loi sur le repos dominical. Ces éléments, qu'il est inutile de signaler plus clairement, exercent hélas une telle influence sur les électeurs, qu'une fois de plus, nous pourrions être déçus dans les espérances que nous fondions sur le bon sens populaire : mais nous désirons de toute notre âme la condamnation de la « verte » et nous saurons bientôt, si la réalité a répondu à nos désirs.

Nous faisons également des vœux bien sincères pour la réussite de l'« Espéranto » qui a tant fait parler de lui ces jours derniers et qui nous a valu des études très longues, très compliquées, en prose et en vers, sur les avantages d'une langue universelle, appelée à rapprocher les hommes et à faire disparaître les frontières. Qu'il fera bon vivre quand cette heure aura sonné ! Parler en espéranto, chanter en espéranto, écouter son prochain en espéranto ! Oh ! oh ! C'est cela qui sera rigolo ! Allons, jeunes potaches de St-Maurice et d'ailleurs, à l'œuvre : apprenez vite l'espéranto et, quand vous serez passés maîtres dans l'art de parler avec « tout le monde », n'oubliez pas nos « Echos » !

... Eh bien, chers lecteurs, que pensez-vous de la dernière Encyclique de Pie X sur les affaires de France et de l'effet qu'elle a produit un peu partout ? Qui eût dit, qui eût cru, qu'une lettre du pape à ses évêques des Gaules obtiendrait un pareil succès de... presse : car ça crève les yeux, pour un succès, c'est un succès. Vous représentez-vous bien, cette fois l'effet que pouvaient, produire les douze pêcheurs et artisans de Galilée quand on les menait devant les proconsuls romains et que, dans leur langage, un peu fruste, ils leur disaient, en toute simplicité : Non possumus ! Nous ne le pouvons pas. La colère de ces magistrats ne pouvait pas être moindre que celle de certains journalistes (n'en nommons aucun, il y en aurait trop) qui depuis quatre semaines se tournent et se retournent sur leurs chaises, grinçant des dents et faisant grincer leurs plumes, occupés à fulminer des excommunications majeures et mineures contre ce pape qui a commencé par faire ses études dans une arrière-boutique et qui veut imposer sa manière de voir, sinon aux

descendants, du moins aux remplaçants de Louis XIV et de sa dynastie ! Mais vraiment, c'est trop fort ! A l'aurore du XX^{me} siècle un tel langage ! Et pourtant il n'y a pas à tortiller : Roma locuta est : Rome a parlé. Ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela c'est qu'on prétend que le pape est vague, embrouillé, trop diplomate dans ce qu'il a écrit aux évêques français dans sa lettre du 10 août dernier. Que serait-ce grands dieux, s'il avait mis les points sur les i ? L'aurait-on mieux compris, s'il avait parlé plus clairement ? Ce n'est pas possible. On ne répond pas de cette manière et d'une manière aussi catégorique à un homme dont il faut deviner la pensée et qui a l'habitude de mettre des gants pour se faire écouter.

Le pape a parlé en maître et non en despote : et ses fils l'ont compris : nous n'en demandons pas davantage. Nous dirons plus : il nous semble qu'une lumière s'est levée sur la France depuis la dernière Encyclique : et c'est dans cette lumière que va marcher l'épiscopat français tout entier. Il sait maintenant ce qu'il doit faire et il le fera courageusement. Délivré à tout jamais (espérons-le du moins) des entraves que le Concordat de 1803 avait mis à tous ses mouvements, il va pouvoir donner à l'Eglise de France, unie au Siègne de Pierre, une direction plus ferme, plus dégagée, plus digne d'elle, de son origine et de ses destinées. On essayera de l'affamer : il saura souffrir la faim et endurer la pauvreté. On cherchera à étouffer l'Eglise ; soit : mais elle ne se suicidera pas elle-même. Tout, plutôt que ces associations soit-disant cultuelles qui la mettaient à la merci d'un pouvoir qu'elle doit respecter, mais qui n'a pas le droit de la réduire en esclavage. Le gouvernement français sait, à l'heure qu'il est, qu'il y a encore moyen d'arranger les choses ; il ne tient qu'à lui de modifier, de changer certains articles de la loi de 1905, pures atteintes à la liberté collective de l'Eglise ! Il le sait : à lui de s'élever au dessus des cris aveugles qui lui conseillent, après la rupture qu'il a faite, une guerre acharnée et sans merci, contre l'Eglise qu'il a dépouillée de ses biens, mutilée dans ses œuvres, méconnue dans ses droits ! Il le sait : qu'il reconnaisse son erreur et Pie X sera le premier à lui tenir compte de sa bonne volonté. Mais il se trompe, s'il croit que la violence arrachera à ses victimes de nouvelles concessions : jusqu'ici on ne les a trouvées que trop faibles déjà ; elles ont ouvert les yeux, enfin, et elles sont prêtes à la lutte qui leur est offerte ; rien ne pourra les faire capituler à l'avenir.

La seconde assemblée des évêques s'est tenue, à Paris, au commencement du mois dernier, sous la présidence du Cardinal Richard. Comme la première, elle s'est entourée d'un certain mystère qui a été diversement interprété. Nous ne connaissons, il est vrai, aucune des résolutions qui ont été prises et nous sommes obligés d'attendre les

événements. Mais il serait souverainement injuste de faire aux évêques un crime de ce silence et il serait plus odieux encore de les accuser d'un secret désir de capitulation devant le gouvernement sectaire qui les traite, comme il a traité le pape, comme il a traité le Concordat, et qui est tout heureux de leur jouer un vilain tour. Cette pensée n'a pu naître que dans des cerveaux gravement atteints et qui ne savent juger des affaires religieuses françaises qu'au travers de leurs préjugés et de leurs antipathies. Nous ne croyons pas davantage à la capitulation de l'épiscopat — in corpore — qu'à la naissance d'un schisme dans son sein : et s'il a pu y avoir quelques évêques qui, amis de la paix à outrance, ont cru pouvoir trouver, jusque dans les articles les plus inadmissibles de la loi de Juillet 1905, un moyen de s'entendre encore avec le gouvernement — ils ont prouvé par l'unanimité avec laquelle ils ont envoyé leur adhésion à l'Encyclique « Gravissimo » que la parole de Rome a fait tomber leurs illusions et qu'ils acceptent les responsabilités qu'elle met sur leurs épaules. Ils ont été félicités par leurs collègues d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de Belgique, d'Angleterre et des Etats-Unis : et s'il manque encore quelques voix à ce concert de sympathies et d'encouragements, c'est qu'elles ont sans doute des raisons sérieuses pour ne pas se faire entendre : leur silence, en tout cas, ne saurait passer pour une condamnation et toutes les âmes généreuses compatiront aux souffrances que l'Eglise de France traverse en ce moment.

Une nouvelle des plus stupéfiantes a été lancée par certains journaux — toujours les mêmes, parbleu ! — dans les premiers jours de septembre : il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de la participation de Guillaume II I. R. à l'élection du « Pape Noir » c'est-à-dire du général des Jésuites. C'était un canard, évidemment, mais, il avait des ailes et il a fait le tour du monde... en moins de 80 jours. On ne saura jamais qui l'a couvé et pourtant il n'est pas difficile de reconnaître de quel côté de l'horizon il a pris son essor. L'anticléricalisme a flairé là une excellente occasion de jouer un vilain tour à Pie X en le représentant au mieux avec le prince « hérétique » de Berlin et à Guillaume II en lui prêtant des intentions de rapprochement avec Rome : le pape, prêtant l'oreille à l'empereur, et les électeurs de la Compagnie recevant le mot d'ordre du souverain Pontife... Voilà toute l'histoire que ni vous, ni moi, n'aurions devinée, mais qui a été inventée, de toutes pièces par les « anti » des deux côtés des Vosges, y compris ceux d'autres pays où le bonheur est de chanter les refrains entonnés sous d'autres cieux. Le P. Wenz, le nouveau Général, — hier encore, un illustre inconnu — peut se vanter d'avoir fait couler de l'encre : il franchit, d'un seul

bond, tous les degrés de la célébrité et de la gloire et pour nous qui croyions que les Jésuites n'existaient plus qu'à l'état sporadique et sans influence sur le cours des événements, nous avons été tout surpris d'apprendre de la bouche de nos adversaires, qu'à côté de notre pape légitime il y en avait un autre, capable de contrebalancer son autorité et son prestige, et que étroitement uni avec le « Kaiser » il allait provoquer un schisme plus redoutable que celui qui a désolé l'Occident autrefois, Petit bon homme vit encore ! Allons, tant mieux et... ad multos annos !

Plus triste est la note qui nous est apportée journellement des côtés de la Russie : elle continue à se débattre et le sang ne cesse de couler. Il est impossible de compter les crimes, les massacres, les boucheries qui déshonorent ce grand pays : on s'en détourne avec horreur, mais avec pitié : car, que peut-il sortir de tout cela ?

Et voilà comment se terminent les vacances, y compris celles de Messieurs de la politique : pas mal de points noirs à l'horizon, des pressentiments peu rassurants, des luttes, des révolutions en perspective. C'est le moment de reprendre joyeusement les occupations plus sérieuses de l'automne et de l'hiver et de méditer les nombreux enseignements du « Katholikentag » de Fribourg. Ceci tuera cela.

L. W.